

La sculpture, entre l'esprit et la matière

L'abandon de la représentation

Pierre Bertrand

Volume 6, numéro 2, hiver 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/9716ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertrand, P. (1990). La sculpture, entre l'esprit et la matière : l'abandon de la représentation. *Espace Sculpture*, 6(2), 6–7.

La sculpture, entre l'esprit et la matière

L'abandon de la représentation

La représentation en art fait surgir bon nombre de questions et suscite de grands débats. Celui de l'abstraction entre autres; de l'oeuvre qui se définit comme non-figurative, dont les formes ne représentent "rien" de reconnaissable... Qu'est-ce qu'une oeuvre abstraite? Et qu'en est-il de l'abstraction quand il s'agit de sculpture?... ESPACE présente une double réflexion sur le sujet. La première de Pierre Bertrand; la seconde de André-L. Paré : Abstraction/sculpture : une liaison dangereuse, et qui sera publiée dans le prochain numéro de mars.

Un problème fondamental qui se pose en esthétique est celui du rapport entre l'art et la réalité. L'art, dans ce qu'il a de plus actuel, a perdu sa fonction classique, ou traditionnelle, de représentation. Ce qui prévaut, en sculpture comme dans les autres arts, c'est l'informe, l'abstrait, l'éclaté, le gratuit. À peine une représentation de la réalité apparaît-elle de temps en temps, souvent comme une référence au passé de l'art, dans tous les cas comme un simple élément d'un ensemble plus vaste qui semble avoir coupé ses ponts avec une réalité, telle que les cinq sens l'établissent. Lanières, masses, torsions, fictions, l'exploration de l'imaginaire semble avoir pris le pas sur celle de la réalité. Mais il y a, bien sûr, beaucoup de nuances à apporter immédiatement. Car on pourrait dire que si l'artiste n'explore plus la réalité extérieure, s'enfonçant de plus en plus profondément en sa fantaisie, en son imagination, du moins explore-t-il sa propre réalité intérieure, qui est encore de la réalité. Ce qui fait que l'abandon de la représentation ne signifierait pas l'abandon de la réalité, mais seulement de la réalité extérieure au profit de la réalité intérieure. Mais il faut aller plus loin. Ce qui est problématisé, pointé du doigt dans les nouvelles formes d'art, c'est la question la plus profonde, celle, exprimée simplement, des rapports entre l'esprit et la matière. Il ne fait pas de doute, en effet, que la réalité intérieure de l'artiste (et par lui, de l'être humain), est également matérielle, et

que sans doute les figures de l'art ne représentent pas plus adéquatement cette réalité intérieure qu'elles ne représentent l'extérieure. À l'extérieur il y a des objets, à l'intérieur il y a un sujet, avec ce qui les constitue respectivement, mais il semble que l'art se situe ailleurs, dans l'entre-deux, ne représentant ni l'objet, ni le sujet.

Ce problème est difficile. Car tout se bouscule et se renverse facilement. On pourrait dire en effet que l'art, s'il ne montre pas ce qui est perçu du réel, montre encore mieux une réalité cachée aux sens, comme fait la science quand elle nous entretient d'une réalité autant macroscopique que microscopique que nos sens ne peuvent pas percevoir. On dirait alors que l'art abandonne une réalité apparente pour divulguer une réalité plus profonde, plus fondamentale. Et on pourrait dire de même vis-à-vis la réalité intérieure. L'art ne représente évidemment pas ce que l'introspection trouve, mais justement parce que l'introspection ne trouve rien, mais seulement une apparence convenant à notre échelle de perception. Ce qui fait qu'on pourrait dire que c'est justement lorsque l'art abandonne la fonction de représentation, lorsqu'il n'est plus *réaliste*, qu'il peut enfin atteindre un réel caché, dont les apparences ne sont que l'effet.

Cela est exact, mais il faut aller plus loin. Et c'est ici qu'intervient l'esprit. Il n'y a ni sujet, ni objet, mais seulement des événements, c'est-à-dire des flux, des devenirs, des actes, des changements, des mouvements. L'objet est mal nommé, et est en fait un processus, une relation, figée en objet par une perception quotidienne paresseuse. Il en est de même du sujet. Ces concrétions sont toujours mal dites, mal vues. Autant la réalité intérieure qu'extérieure est Événement. Dans le langage, elle ne peut pas s'exprimer adéquatement par un substantif, mais seulement par un verbe : non pas la mort, mais mourir, non pas la vie, mais vivre, non pas l'amour, mais aimer... Il n'y a que des actes, que des mouvements, des devenirs, des processus. Le sujet est un processus autant que l'objet. C'est dire que tout est liquide, fluant, fuyant, évanescent... L'art classique, ou traditionnel, ne

représente pas la réalité, mais un moment arrêté, abstrait, un effet molaire, à l'échelle de nos sens, de celle-ci. L'art contemporain, informel, abstrait, gratuit, imaginaire, parviendrait-il enfin à représenter cette réalité? Non plus, bien qu'il soulève le problème, qu'il ait perdu l'innocence ou la naïveté propres à l'art classique. Il pointe du doigt précisément ce qui faisait problème dans la vieille représentation. Celle-ci ne se rapportait pas à la réalité, mais seulement à une représentation statistique, convenue de celle-ci, en fonction de nos conditions d'existence. L'art moderne, grâce à la fiction, fait tomber le voile d'illusion dont se couvrait pudiquement l'art classique. La réalité n'est pas cela, ni ce que montre la représentation, ni ce que montre cette prolifération en tous sens de figures, qui ne semblent valoir que par leur distance vis-à-vis tout concret, tout représenté possible.

L'art moderne, ou contemporain, se situe vraiment dans l'entre-deux, entre-deux entre la représentation et une

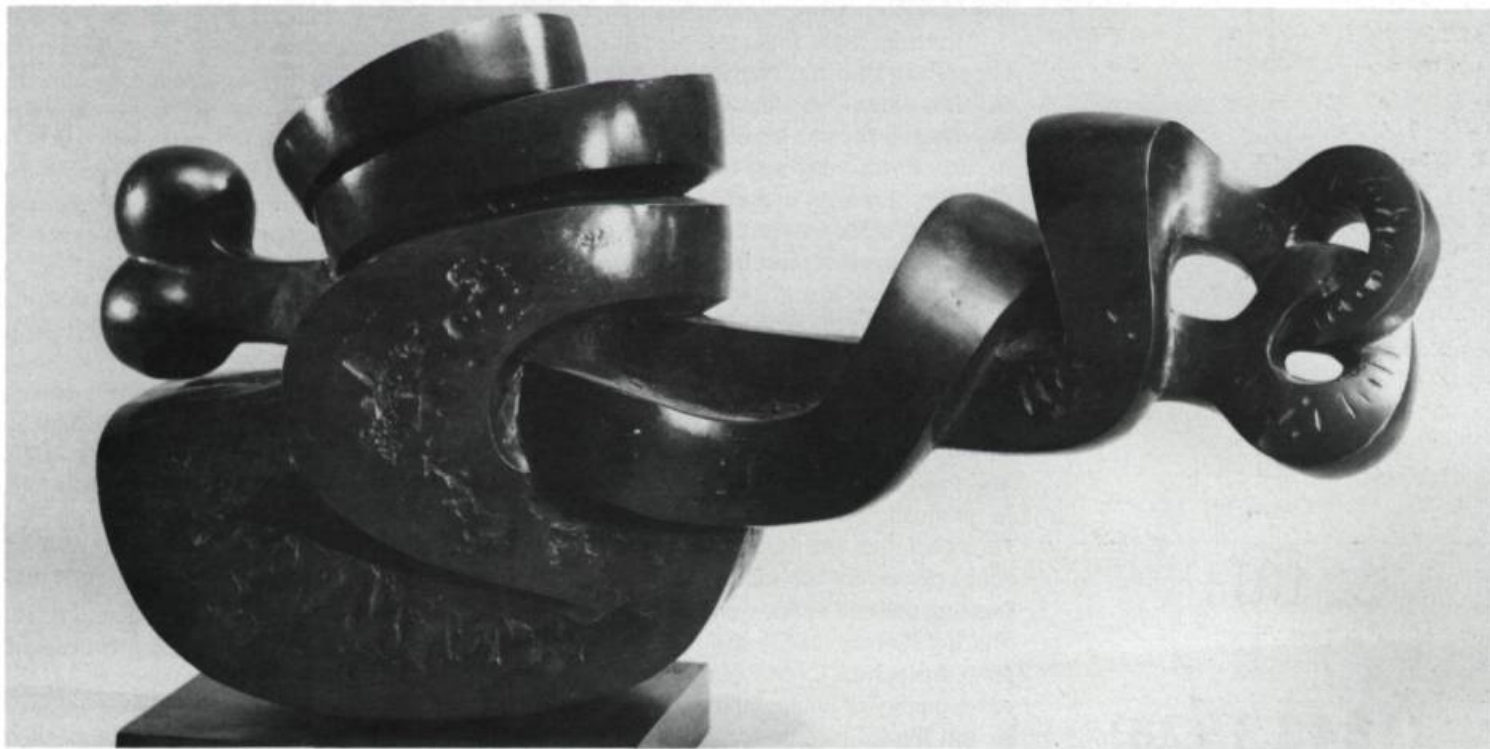
réalité que celle-ci ne représente pas, mais plus encore, entre-deux entre l'esprit et la matière. C'est comme s'il y avait un troisième terme, qui n'est ni l'esprit ni la matière. Un événement comme pure virtualité, pure possibilité. La matière réalise ce qui est possible, et par rapport à cette réalisation, notre perception humaine (trop humaine) saisit l'objet, comme concrétion, mouvement arrêté, figé, abstrait en ce sens. L'esprit, de son côté, actualise ce qui est virtuel, et par rapport à cette actualisation, notre pensée humaine (trop humaine) saisit l'idée, comme concrétion, mouvement arrêté, figé, abstrait en ce sens. L'art, et notamment la sculpture, tente de pointer du doigt le troisième terme, qui n'est ni l'objet, ni le sujet, ni matière, ni esprit, mais ce que l'un et l'autre, respectivement, réalise et actualise, un pur Événement incorporel, part secrète, muette et ombrageuse de l'événement. L'exprimable de toutes les expressions de l'esprit ou de la pensée, le réalisable de toutes les réalisations dans l'objet ou la matière. L'art moderne et contemporain pointe du doigt, sans pouvoir le toucher, «cette part de l'événement que son accomplissement»¹ ne peut pas actualiser, ni son effectuation réaliser. Cette part impalpable, impassible, impossible, entre la matière qui nous apparaît comme objets, et l'esprit qui nous apparaît comme sujet(s), et qui ne peut jamais être atteinte adéquatement par la science ou par l'art, bien que ceux-ci, dans

leurs formes modernes et post-modernes, en se situant en deçà ou au-delà des apparences, soient les mieux placés pour faire vibrer cette instance, inactuelle, irréelle, pure virtualité et pure possibilité, qui n'a d'autre actualité que dans la pensée, d'autre réalité que dans le monde.

Voilà ce qui est sans doute le problème philosophique le plus difficile, qu'il y ait *quelque chose*, mal nommé car innommable, entre le sujet, la pensée ou l'esprit, et l'objet, le monde ou la matière. Mais un *quelque chose* qui est à la fois actualisé dans l'esprit, et réalisé dans la matière, mais qui échappe, comme pure virtualité et pure possibilité, à tous deux. Part de l'événement non actualisable, non réalisable. Alors, dans l'art, comme dans la science, on fera des pieds et des mains pour tenter d'indiquer, ne serait-ce que subrepticement, cette part impalpable. Tous les moyens seront bons, car aucun ne peut être adéquat, cette part se situant par définition en dehors de toute actualisation, toute réalisation, toute expression. La représentation classique, forte de son préjugé d'empirisme et de réalisme, était toute entière du côté de la réalisation, et manquait ce côté, manquait l'événement, n'en retenant qu'un moment arrêté, exsangue. Une grande part de l'art moderne explore l'autre côté, l'univers également infini de la réalité intérieure, mais le manque également, manque l'événement, ne réussissant à exprimer qu'une part morte, un fantasma, une imagination, une idée. Mais de ce côté, tout de même, ça se bouscule au portillon. Car on tente, dans l'informel, le non-représentatif, de dépasser non moins la réalité intérieure qu'extérieure, pour faire vibrer, faute de pouvoir le montrer (ce qui est absolument impossible), cette instance incorporelle, non-spirituelle et non-réelle, à l'origine secrète, muette de tout ce qui s'actualise dans la pensée, tout ce qui se réalise dans le monde. Qu'on ne peut pas représenter, ni du côté de l'objet, ni de celui du sujet, qu'on ne peut que pointer du doigt, et qu'on ne peut atteindre effectivement qu'en s'enfonçant dans le monde et en atteignant ce qui échappe à toute visibilité, ce que la science re-

présente par une pure fonction mathématique, ou en s'enfonçant dans l'âme et en atteignant ce qui échappe à toute conscience, un pur inconscient fait d'impressions et de sensations fugaces, de rêves nocturnes et de souvenirs diurnes. Pour atteindre ce tiers non-exclu, l'artiste moderne, le sculpteur explore le chaos du monde et de l'âme. Mais jamais ce tiers ne peut être atteint, il ne peut être que pointé, indiqué, comme l'inexprimable de toute expression, l'irréel de toute réalisation, l'intemporel de toute temporalisation, le non-spatial de toute spatialisation. C'est dans la recherche de ce point qui se dérobe essentiellement que nous paraît consister l'entreprise de la sculpture moderne. Et ce pourquoi, notamment, elle a abandonné la sphère de la représentation, enkystée en un lieu restreint, et illusoire.

1. Maurice Blanchot, *L'espace littéraire*, Idées/Gallimard, p. 204



Sorel Etrog, *La Source*, c. 1964. Bronze, 12 3/8" x 21" x 8 1/4". Coutoiserie de la Galerie Dominion, Montréal.